

La balade virale #2

Cette fois-ci, nous sommes parties les dernières. Cette position, dans la balade virale, est d'emblée confortable. Nous pouvons prendre le temps, nous ne sommes pas suivies, nous ne devons laisser de traces à personne. Le premier groupe guide la marche, laisse les premiers signes pour ouvrir la voie, fait apparaître le chemin proposé. Le second groupe, liminaire, augmente et épaissit les signes. Notre rôle à nous en troisième position ; suivre les traces, collecter les signes. Nous commençons notre collecte en les dessinant et les photographiant.

Qu'est ce qui fait signe entre nous ? Comment nous faisons signe entre nous ?

Il y a les signes dont la matérialité est connue d'avance par tous, le fil de laine rouge et les dessins ou traces à la craie. Ce sont ceux que nous pistons avec le plus de certitude, qui ne nous mettent pas en doute, au contraire, ils affirment la bonne voie du chemin emprunté.

Quelques minutes après avoir commencé et avoir suivi deux trois dessins à la craie sur lesquels nous ne nous attardons pas, nous arrivons sur un petit pont en fer qui enjambe le ruisseau des Aygalades/Caravelle. Sur le pont est dessinée à la craie une crevette, ce signe devient alors déclencheur d'une histoire que Julie me partage et qu'elle-même partage avec ceux qui ouvrent la balade. La crevette, appelée gammare, est pour le dire grossièrement, un indicateur vivant de la qualité de l'eau du ruisseau et de sa viabilité pour des poissons. Au même moment, Julie reçoit une photo prise par d'autres complices-marcheurs, d'une créature aquatique étrange et inconnue apparue dans le ruisseau.

C'est là qu'émerge l'envie de se tatouer.

Julie me dessine l'étrange vers d'eau sur le bras et je dessine la crevette sur le sien. Voilà que nous amorçons le début de cette balade en peuplant nos corps des signes que nous rencontrons. Signes devenus signes pour s'être remplis d'histoires partagées (à l'image de la viralité).

Nous poursuivons la balade, et notre attention se porte alors sur des signes qui n'en sont pas, mais qui le deviennent car nous les pensons comme des tatouages. Ce sont des dessins sur les murs, ou des traînées noires qui ressemblent à des pieuvres. Il y a aussi les personnes que nous rencontrons sur le chemin. Beaucoup sont tatouées ; des étoiles, un poisson, une toile d'araignée, un lion... Un cosmos élargi, épaissi, que nous photographions.

Parallèlement, nous continuons à consigner sur nos corps, les signes qui nous interpellent.

Nous sommes le 24 avril 2020, 105 années auparavant, avait lieu la rafle des intellectuels arméniens, événement marquant du génocide. L'année 1915 est reprise dans les signes, qui jalonnent la balade. Ils sont signes-mémoires, qui nous rappellent que notre jeu de terrain a lieu

sur une terre chargée d'histoire, celle de migrations et de génocide. Nous inscrivons la date sur nos corps.

D'autres signes, joyeux, sont des invitations. Le dessin à la craie de lignes verticales de tailles différentes comme pour représenter la fréquence du son invite à écouter, à enregistrer. Nous entendons des grenouilles. Des inscriptions nous invitent également à lever les yeux vers le soleil.

L'expérimentation de la balade virale met en exergue : les matérialités rencontrées, les matérialités qui se rencontrent entre elles, notamment dans un certain environnement et comment elles œuvrent d'histoires. Histoires de multiplications donnant équation à lire en grain de pollen. Histoires d'un renouveau peuplement du ruisseau qui a fait émerger le peuplement sur nos bras, presque comme un livre du recensement des signes. La collecte d'histoires, prend lieu dans la rencontre de ce qui est signe, de ce à quoi il réfère, et de là où il porte notre attention. Nous avons à partir de là, des rencontres, qui ont été lieux d'histoires racontées, d'imaginaires déployés et d'attentions aux invitations.

Qu'est ce qui donne à cette balade sa viralité?

Le virus a une mobilité propre, il a un cheminement, une façon de s'attacher à des humains comme à des non-humains. L'expérience de la viralité est éminemment corporelle ; toucher ou être touché.

Que ce soit par des dispositifs matériels, discursifs, répressifs, les rappels ponctuels du corps policier, juridique, médiatique et politique nous apprennent ce que nous incarnons – des êtres de risques, pouvant contaminer ou être contaminés et nous incorporons cette représentation de nous-mêmes comme risque. Devenir un « être de risques », sur fond de peur collective.

Face à la viralité et aux mesures sanitaires qui ont été décrétées, c'est un nouvel apprentissage corporel qui a également lieu. Nous éprouvons, psychiquement et physiquement des transformations de sensations, d'affects, d'états et d'émotions qui retentissent sur nous, humains, mais aussi sur notre rapport aux non-humains.

Nous nous laissons interpeller et toucher autrement dans les balades, par les signes et les traces de viralité ; des récits intimes, des espèces compagnes et communes, des événements historiques. A l'instar de ce nouvel apprentissage de corps confinés, distancés, surveillés sous l'intitulé se voulant performatif de « distanciation sociale », nous jouons l'expérimentation de la vitalité, le jaillissement d'histoires qui font émerger des mondes.

Juliette Simon